Georgeta Cislaru, Olivia Guérin, Katia Morim,
Émilie Née, Thierry Pagnier, Marie Vénard (éd.),
*L'Acte de nommer : une dynamique entre langue et
discours*

Émilie Le Fellic

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/952>

DOI : 10.4000/praxematique.952

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 2 décembre 2007

Pagination : 246-250

ISBN : 978-2-84269-863-8.

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Émilie Le Fellic, « Georgeta Cislaru, Olivia Guérin, Katia Morim, Émilie Née, Thierry Pagnier, Marie Vénard (éd.), *L'Acte de nommer : une dynamique entre langue et discours* », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 49 | 2007, mis en ligne le 01 janvier 2013, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/952> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.952>

sur (I-E = zone non stabilisée ; cf. aussi *avant*, *sur*) et *sous* (I vs E : deux zones différentes ; cf. *après*). Or, il n'en reste pas moins que le mode de représentation du zonage repose sur une métaphore spatiale.

En définitive, un travail d'une telle envergure, qui, en plus, a le mérite de jeter des ponts entre la sémantique lexicale et la syntaxe, ne mériterait pas d'être jugé sur des points de détail ou sur sa présentation matérielle (un nombre assez considérable de coquilles restent à corriger). Nous nous sommes dès lors limité à en dégager les grandes lignes, tout en relevant quelques aspects qui nous semblaient sujets à discussion.

Peter LAUWERS

Université de Gand — K.U.Leuven & F.W.O. Vlaanderen

Georgeta CISLARU, Olivia GUÉRIN, Katia MORIM, Émilie NÉE, Thierry PAGNIER, Marie VÉNIARD (éd.)

L'ACTE DE NOMMER : UNE DYNAMIQUE ENTRE LANGUE ET DISCOURS

Paris : Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2007, 238 p.

Cet ouvrage réunit onze articles issus des communications présentées lors du colloque « Matérialités de l'activité de nomination : Formes, discours, représentations » qui s'est tenu les 11 et 12 mars 2005 à l'université de la Sorbonne Nouvelle — Paris 3. Sa parution fait suite à celles de deux autres volumes d'actes de colloques tenus en 2003 et en 2004¹.

Dans ce nouveau recueil, le groupe de recherche « Réseau Nomination » poursuit ses réflexions sur l'activité de nomination : elle est ici envisagée comme un acte discursif dynamique, et intéresse la majorité des auteurs en tant qu'elle est révélatrice de représentations cognitives et culturelles des entités nommées. Elle permet ainsi d'explorer

1. Cassanas A., Demange A., Laurent B., Lecler A., 2005, *Dialogisme et Nomination*, Montpellier : Publications Montpellier 3, et Dufour F., Dutilleul-Guerroudj E., Laurent B. (éd.), 2005 *La Nomination : quelles problématiques, quelles orientations, quelles applications?*, Montpellier : Publications Montpellier 3.

une question aussi fondamentale que problématique en linguistique, celle des multiples points de contact entre le langage et le réel. Dès l'introduction, P. Siblot donne en effet le ton en soulignant la nécessité d'une linguistique « réaliste », anthropologique, qui ose s'attaquer à cette « question taboue » des rapports entre la linguistique et le réel, trop longtemps évacuée des approches structuralistes en raison de son caractère « métaphysique ». C'est donc un éclairage résolument socio-linguistique que l'ouvrage tente d'apporter sur la nomination, même si les perspectives sémantique et cognitive ne sont pas ignorées.

L'ouvrage est organisé en trois parties, regroupant des articles présentant des similitudes dans leur démarche et/ou leur orientation théorique. La première partie, « Formes de nomination en situation provoquée », traite de situations où la nomination est artificiellement induite ou contrôlée par des chercheurs. Elle comporte deux articles relevant tous deux d'une approche cognitive de la nomination et faisant appel à la dichotomie établie par G. Kleiber entre la « dénomination », conçue comme relevant d'une association stable et durable (institutionnalisée en langue) entre un mot et son référent, et la « désignation », envisagée comme reposant sur une association plus contingente et instable (non conventionnelle) permettant de référer à une entité le temps du discours.

Dans ce cadre, T.M. Tran s'intéresse aux problèmes rencontrés par des sujets aphasiques confrontés à une tâche artificielle de dénomination d'objets, et étudie plus précisément les stratégies de désignation employées par ces patients pour pallier le syndrome du « manque de mot ». Elle souligne en particulier l'importance de l'*expérience* du locuteur dans l'élaboration de telles stratégies : lorsqu'il ne parvient pas en retrouver la dénomination exacte, celui-ci peut en effet désigner un objet grâce à des propriétés qui lui sont typiquement associées dans la doxa (*pour les Espagnols pour éventail ; Ah, Dutronc, il pourrait le dire ! pour cactus*) ou dans son expérience personnelle (*j'en ai mangé lundi pour moules*). À travers l'analyse de l'acte de nomination, cette étude fournit ainsi un accès précieux à l'organisation cognitive du lexique mental. G. Delepaut *et alii* se penchent, quant à eux, sur les représentations cognitives de la notion de « confort » chez les usagers de la SNCF. L'analyse linguistique des formes syntaxiques employées par les voyageurs dans leurs réponses à un questionnaire leur permet d'observer que les dénominations tendraient à être utilisées pour exprimer

des valeurs positives considérées comme partagées et objectives, tandis que les désignations permettraient plutôt d'exprimer des valeurs négatives, plus subjectives, et non encore élaborées collectivement. Si la désignation apparaît bien comme le lieu privilégié de l'inscription de la subjectivité du locuteur en discours (ce que suggèrent également les articles de T.M. Tran et de R. Huyghe), les relations axiologiques entre dénomination et positivité et désignation et négativité mériteraient en revanche d'être creusées davantage.

La deuxième partie, « Enjeux commerciaux et politiques des pratiques dénominatives » s'inscrit dans une approche praxématique, « matérialiste », de la nomination. Celle-ci est envisagée, à la suite de P. Siblot, comme un acte discursif dynamique (révélateur d'une prise de position idéologique), en opposition à la « dénomination », qui constitue le résultat de cet acte, figé dans le lexique.

Les deux premiers articles s'intéressent respectivement à la conception des noms de marques (B. Laurent et M. Rangel) et à celle des noms de couleurs (C. Caumon), deux types de dénominations conçues dans un but commercial. Les deux articles montrent que les réseaux de connotations sont savamment étudiés par des professionnels de manière à créer des noms « évocateurs ». Ainsi, les noms de marques sont souvent construits à partir de noms propres, plus particulièrement d'anthroponymes de créateurs reconnus, ce qui confère au nom de marque éponyme (comme *Calvin Klein*) une garantie de qualité. De même, les bureaux de tendance, instances marketing chargées de développer des typologies de couleurs et de les nommer, s'appuient sur des considérations psychosociales et esthétiques, de manière à concevoir des noms qui jouent implicitement et simultanément sur différents réseaux de connotations (par exemple *rose Lolita*), afin de cibler un certain type de public. J. Gonac'h traite, quant à elle, du phénomène de re-baptême des noms de rues (ou odonymes). Elle montre que cette pratique peut impliquer d'importants enjeux idéologiques et servir des intérêts politiques : en effet, lorsqu'à Vitrolles, la *Place Nelson Mandela* devient la *Place de Provence*, c'est l'identité même de la ville qui est, par le biais des connotations culturelles véhiculées par les noms propres, symboliquement remodelée au service d'une propagande d'extrême droite.

La troisième partie porte sur la construction des « objets sociaux » dans et par les discours médiatiques. Les auteurs, travaillant pour la

plupart dans le cadre de l'analyse du discours, s'attachent à décrire l'évolution sémantique et les processus de stabilisation du sens de certains termes renvoyant à des réalités sociales émergentes, à travers des études de corpus en diachronie ou en synchronie. Dans le cadre de cette sémantique discursive, la notion d'« objet de discours » développée par F. Sitri¹ est régulièrement sollicitée.

Tandis qu'É. Née met en évidence la construction, par le « discours dominant », d'un « consensus » régulant systématiquement l'interprétation du terme *insécurité* comme synonyme discursif de *délinquance*, L. Calabrèse s'intéresse quant à elle au glissement sémantique qu'a connu la dénomination *voile* lorsqu'elle s'est mise à désigner non plus un couvre-chef, mais, à la manière d'un « nom-événement », toute une série de conflits sociaux, via un processus métonymique. C'est ensuite l'évolution diachronique des praxèmes *progrès*, *civilisation* et *développement* qui est examinée par F. Dufour à travers l'étude des multiples reformulations dont ils ont fait l'objet dans les discours coloniaux et postcoloniaux portant sur les relations franco-africaines. J. Longhi s'inspire, pour sa part, du modèle sémantique tripartite « motifs-profiles-thèmes » proposé par P. Cadiot et Y.M. Visetti pour rendre compte de la construction du sens du terme *intermittent* en discours. Son analyse de corpus permet de mettre en évidence différents lieux communs argumentatifs (ou « topoï ») associés au terme *intermittent* dans différentes communautés discursives. Enfin, l'article de R. Huyghe fait « contrepoint » en abordant la nomination dans une optique relevant purement de la linguistique interne. L'auteur s'interroge sur la valeur dénominate des noms génériques d'espace *lieu*, *endroit* et *place* et montre, grâce à de nombreux tests linguistiques, que ces trois termes, sémantiquement pauvres, sont employés en discours comme des *désignations* permettant d'exprimer un « point de vue » sur le référent. À la manière des noms relationnels ou « noms de facettes », qui présentent le référent sous un aspect particulier, ils ont en effet la particularité sémantique de faire abstraction des propriétés matérielles du référent, au profit d'une focalisation sur leur valeur locative.

On signalera l'intérêt et la qualité de la préface de S. Branca-Rosof, qui propose, sur le débat concernant la nomination, un recadrage théo-

1. F. Sitri, 2000, « L'autonymie dans la construction des objets de discours » in Authier-Revuz J., Doury M., Reboul Touré S. (éd.), *Parler des mots : Le fait autonymique en discours*, Paris : Presses de la Sorbonne Nouvelle.

rique extrêmement enrichissant et offre une présentation critique de chaque contribution, en tentant de les relier de manière constructive par des fils conducteurs, ce qui contribue à renforcer la cohérence du recueil. Elle suggère également des pistes d'analyses, en évoquant par exemple la nécessité d'une approche interactionniste dans le traitement de la nomination. Quant à la postface de S. Reboul-Touré, elle revient sur les trois concepts clés du recueil : nomination, dénomination et désignation, puis propose un tour d'horizon original des emplois du terme *dénomination* à travers le XVIII^e siècle.

L'intérêt de ce recueil réside avant tout dans la rupture qu'il constitue avec une linguistique « du système », close, repliée sur elle-même. Cet ouvrage est attrayant par l'ouverture dont il fait preuve : ouverture sur le réel, ouverture des approches théoriques. Il a le mérite, à travers l'étude de la nomination, de faire prendre conscience de la nécessité d'analyser de manière plus approfondie les interactions entre la langue, la culture, la doxa, et la cognition, et d'ouvrir la voie à une approche multidisciplinaire, faisant dialoguer la linguistique avec la sociologie, la psychologie, les sciences cognitives, l'histoire — en d'autres termes, une approche qui permette de « penser ensemble les dimensions mentale et sociale du discours »¹.

Émilie LE FELLIC

Université de la Sorbonne Nouvelle, Paris III

1. Paveau M.-A, 2006, *Les Prédiscours. Sens, mémoire, cognition*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle.